

Pierre Gazio

Sept stations du Caire  
Carnets de voyage par le métro



ÉDITIONS DES BUSCLATS

## Sept stations du Caire

Les éditions des Busclats se proposent de publier des écrivains reconnus à qui elles demandent de faire *un pas de côté*. D'écrire en marge de leur œuvre, un texte court – récit, essai, nouvelles, lettres... – qui sera, selon leur cœur, une fantaisie, un coin de leur jardin secret, un voyage inattendu dans leur imaginaire.

Cependant les éditions des Busclats ne s'interdisent pas d'ouvrir leurs pages à des inédits de grands écrivains disparus, ni de se laisser séduire par des textes d'écrivains inconnus et prometteurs.

La direction n'est pas responsable des textes non sollicités

© Éditions des Busclats  
ISBN 978-2-36166-145-8

[www.editionsdesbusclats.com](http://www.editionsdesbusclats.com)

Conception graphique :  
Benoît Gillain

Pierre Gazio

# Sept stations du Caire

*Carnets de voyage par le métro*

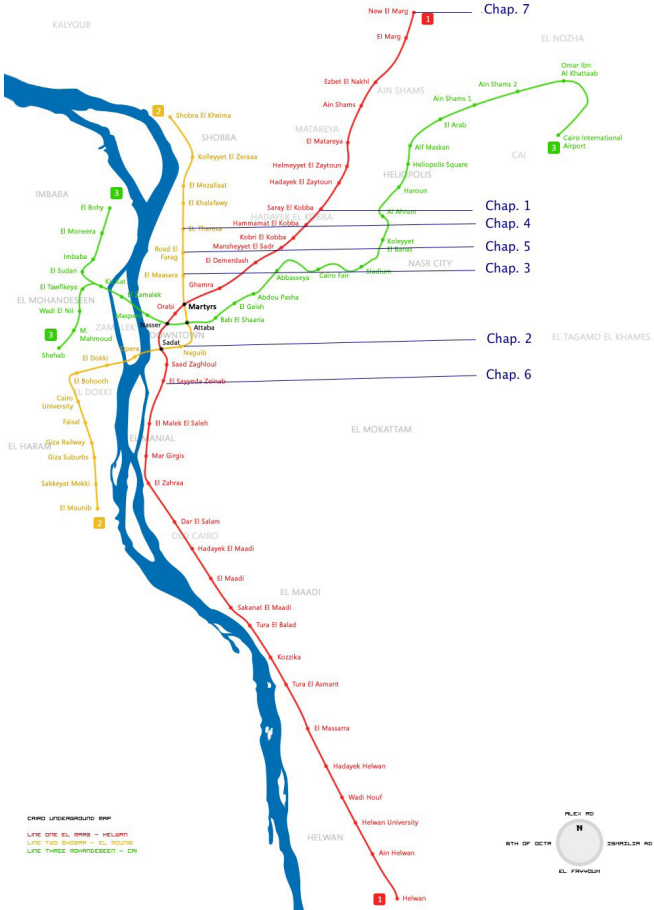


ÉDITIONS DES BUSCLATS

DU MÊME AUTEUR

*Petit dictionnaire des pharaons*, Zulma, 2002.

*La Sirène du Caire*, Eden, 2004.





# I

## Station Saray El Qobba

Avec un nom aux sonorités aussi évocatrices, le Sérail de Qobba faisait bien sûr partie des visites que je m'étais promises. Je m'étais déjà un peu renseigné sur ce palais de Qobba. Aujourd'hui cerné de près par la ville, il fut pourtant construit en pleine campagne par le Khédivé Taoufiq. En 1917, avec la création du Royaume d'Égypte et du Soudan, il est promu résidence officielle du nouveau monarque, Fouad I<sup>er</sup>. Son fils, Farouk, souverain moderne, y prononça en 1936 son premier discours radio-diffusé. Les années passant, le roi devint, semble-t-il, un peu moins soucieux du destin de son peuple. Les habitants insomniaques de ce quartier, alors tout entier fait de parcs et de villas immenses, pouvaient le voir rentrer à l'aube de ses frasques nocturnes dans sa voiture rouge, couleur interdite au commun des mortels. Le corpulent monarque en avait la jalouse exclusivité. Il faut bien qu'un roi ait des caprices, de préférence absurdes.

Et puis un soir de décembre, on m'y a donné rendez-vous. Pas pour une promenade exploratrice, mais pour y retrouver les sœurs de mon ami M. détenu depuis trois mois dans un commissariat proche.



J'ai connu M. à Maadi, sorte de Vésinet caïrote, en plus luxuriant. Certaines rues entretiennent savamment l'ennui des banlieues résidentielles cosues, désertes dès la nuit tombée. D'aucuns trouvent du charme à ce calme d'un rare exotisme dans une ville aussi frénétique. De temps à autre, surtout au début de l'été, je prenais plaisir à passer sous ces frondaisons débordantes de fleurs : jacarandas mauves, bougainvillées multicolores, rouge triomphant des flamboyants. On ne m'a jamais invité à le faire, mais je serai volontiers entré dans ces jardins tropicaux qu'inondent dès le matin des gardiens indolents.

La rue 9 tranche par son agitation de bon aloi. S'y concentrent des cafés hors de prix, des restaurants à l'américaine, des magasins où l'on propose des asperges ou des cerises au prix du repas complet d'un Égyptien ordinaire.

Je fréquentais ces endroits, le matin, entre deux cours, dans l'espoir souvent vain de surmonter la torpeur laissée par un sommeil trop tôt interrompu. À cette heure, les cafés bruissent essentiellement d'essaims de dames, descendues de leurs 4x4 rutilants, moulées dans d'étroits pantalons, chevelure sur les épaules, fardées de frais, botoxées de l'avant-veille. La maison confiée aux bonnes, débarrassées de leur mari et de leur progéniture, elles entretiennent de réjouissantes conversations,

papillonnant d'une langue à l'autre, arabe, français, anglais, virtuosité linguistique cependant impuissante à compenser la vacuité du propos.

Attirée par ce luxe, une bande d'enfants et d'adolescents dépenaillés a fait de la rue 9 son territoire. Ils se précipitent sur les voitures qui se garent, pour aider à la manœuvre, les « surveiller », les laver surtout à grand renfort d'eau savonneuse et de chiffons crasseux. Ils viennent des stations en bout de ligne : Maassara, Hélouan, Wadi Hof. Le métro a permis au bas peuple d'accéder à la félicité sans pareille de partager les mêmes trottoirs que les bourgeois polyglottes et les étrangers résidents. Ces garçons, malgré leur dynamisme, sont souvent désœuvrés. Ils s'agglutinent alors devant le McDonald's en l'attente d'on ne sait quelle aubaine ou s'allongent sur l'herbe semée d'ordures d'une placette ombragée. Ils jacassent, ricanent, se partagent des cigarettes, se chamaillent et s'insultent copieusement avant de se réconcilier et de disparaître en se tenant par l'épaule et la taille.

M. était le plus doux d'apparence, parlant à peine. Son visage avait les traits délicats que l'on voit sur les fresques de Haute-Égypte. Au grand dépit de ses bruyants collègues, je lui donnai le privilège du nettoyage de ma voiture que la poussière du Caire ternit inlassablement.

Il est très naturel en Égypte d'être ami avec qui pourrait être votre fils ou qui gagne dans l'année ce que vous dépensez en un mois. Un Égyptien aisé, de bonne famille, n'a aucune difficulté à entamer la conversation avec un enfant des rues, sorte perfectionnée d'animal semi-domestique, doué d'humour et du sens de la répartie. On peut même lui montrer de l'affection, sûr qu'il regagnera sa niche ou son perchoir. C'est égal, pour si superficielle qu'elle soit, cette absence d'ostracisme de classe dans les rapports humains donne à la société égyptienne une légèreté unique. Il n'est pas de quartiers assez chics pour exclure des familles pauvres qui vivent sur les toits, dans les arrière-cours ou les sous-sols, souvent des portiers, les « *baouabs* » ou leur descendance. Tous se saluent, se croisent, se félicitent, s'invitent au moment des fêtes religieuses ou des mariages.

Ces relations sont encore plus aisées avec un étranger, être mystérieux qui échappe aux catégories communes. Il est réputé riche et au-dessus des lois, généreux par naïveté et parfois intentionnellement. Je ne connais pas plus xénophiles que les Égyptiens, à la condition, bien évidemment, d'être Occidental. Les Français, qui n'ont pas ici de passé colonial, issus du « *balad el nour ou el gamal* » (« pays de la Lumière et de la Beauté ») sont crédités

d'un grand raffinement, et bénéficiant à ce titre d'un a priori particulièrement favorable.

J'invitais donc souvent M. au café, et personne ne s'étonnait de nous voir attablés, à commencer par l'intéressé lui-même, toujours impeccablement propre, il est vrai. Sa coquetterie faisait des prodiges pour métamorphoser les moindres oripeaux en modèle d'élégance. Il me racontait sa vie de fugueur, ce besoin irrépissable qu'il avait de quitter une famille qu'il aimait pourtant. Il trouvait un étrange bonheur à cette vie précaire et libre, au milieu de ces compagnons souvent difficiles, vite agressifs, d'une honnêteté plus que douteuse mais par ailleurs si fantaisistes, si chaleureux même. Ils passaient des nuits mémorables dans une villa abandonnée, sinistre et grise, autour d'un feu de planches dans ce qui avait été le salon.

Depuis, le refuge de ces *desdichados* si peu tragiques est devenu un café à la mode aux grandes baies vitrées. Quant aux garçons de la bande, si l'un d'eux savait écrire, il parodierait *Les Regrets* de Villon :

*Où sont les gracieux galants (...)*

*Si plaisants en faits et en dits ?*

Mohamed « le noir » est en prison et pour longtemps, Moustafa, le caïd au sourire enjôleur et

maquereau occasionnel, vient d'en sortir, Khaled, surnommé Rouby comme la chanteuse au fessier avantageux, travaille chez un mécanicien qui le bat et le paie mal.

M., lui, s'est exercé à divers petits métiers : vendeur en plein air de sandwiches de foie, égorgeur et plumeur de poulets, assistant tailleur de pierres, préparateur de chichas et surtout conducteur de tuk-tuk. Ces activités indubitablement honnêtes avaient à ses yeux un défaut majeur : une journée de travail de douze heures pour un salaire quotidien d'environ 50 livres, pour les plus lucratives. Sa famille se désespérait de cette instabilité qui lui faisait quitter, au bout de quelques semaines, d'aussi prometteuses sinécures.

Son épuisement était tel qu'au moins deux fois, en venant me rendre visite, il s'était endormi dans le métro, ne se réveillant qu'au terminus. Cette existence d'ilote n'entamait pourtant ni sa bonne humeur, ni sa drôlerie, ni sa délicatesse à mon égard. Par son entremise, j'avais engagé sa sœur, Fatma, comme cuisinière, une jeune femme vive et enjouée en dépit d'un vieux mari jaloux. Sachant lire et écrire contrairement à son frère, elle se plongeait avec passion dans des magazines culinaires pour préparer des recettes exotiques, substitués à ses rêves de voyages impossibles. Les femmes du

peuple de son espèce, ouvertes et curieuses d'esprit, avides de liberté, ont été les ennemies les plus résolues des salafistes, Frères, barbus et barbons au pouvoir.

Les fréquentations douteuses de M. rue 9 avaient développé un fort penchant pour le haschich et l'alcool que je l'ai vu boire jusqu'à se rendre malade. La confection du Bloody Mary n'avait plus de secret pour lui, s'apitoyant sur les amis de son quartier qui ignoraient de telles délices... Le haschich, il n'en a été d'abord que consommateur assidu, n'hésitant pas, dans les périodes de pénurie d'avant la révolution, à s'aventurer dans des quartiers inconnus. On lui avait ainsi vanté les mérites d'un vendeur, près de la station El Zaahra, sans plus de précision. À la sortie du métro, il avait suivi des jeunes de son acabit qui, de toute évidence, étaient venus pour la même raison. Leur emboîtant le pas, il était arrivé jusqu'à une impasse au fond de laquelle, dans une antique demeure, trônait sur un divan bas une grosse femme vêtue de noir, comme une paysanne. Devant elle, sur une petite table ronde, des paquets déjà enveloppés et au-dessus d'elle une étroite fenêtre par laquelle elle aurait fait prestement disparaître le corps du délit en cas de descente... M. avait pris la file, échangé 50 livres contre une barrette, un « doigt » comme on dit ici,

et était reparti en saluant poliment. L'opération avait duré quelques secondes, prouvant que les Égyptiens, quand ils en ressentent la nécessité, peuvent être disciplinés et silencieux.

Pour échapper aux fouilles qui avaient parfois lieu sur les quais ou dans les couloirs, il dissimulait ces quelques grammes si précieux dans ses cheveux durcis de gel. Ruse, d'après lui, qui n'a jamais été éventée.

Avec les temps troublés d'après janvier 2011, la police ayant totalement disparu, le commerce s'était fait au grand jour, sur les trottoirs des quartiers populaires : haschich, herbe, Tramadol à des prix sacrifiés. Des gangs de trafiquants se battaient à la kalachnikov pour le contrôle du seul secteur de l'économie en expansion à l'époque des Frères. On les accusait même de favoriser la diffusion de ces paradis artificiels qui anesthésient la jeunesse. C'est ce que M. m'avait expliqué, entre deux volutes, allongé sur le divan, lui qui avait reçu des plombs de chevrotine lors des combats de la rue Mohamed Mahmoud.

M. était donc devenu receleur, vendeur, persuadé comme tant d'autres de sa totale impunité dans ce chaos où tout était licite : construire sans permis des immeubles n'importe où, installer des cafés sur le trottoir, bloquer des rues entières pour

y vendre des nippes, pratiquer l'art, nouveau en Égypte, du vol à l'arraché. Fils aimant et généreux, M. avait offert une machine à laver à sa mère, fait repeindre la maison du sol au plafond. C'était si facile de gagner des milliers de livres quand, pour en toucher 50, il fallait rester debout sous un soleil furieux, devant une voiturette vitrée pour y confectionner des sandwiches dont l'odeur lui soulevait le cœur !

Et puis, en 2014, la police était revenue, sa férocité redoublée par un désir de revanche. Ces jeunes écervelés pensaient éternelle l'heureuse anarchie des années précédentes. Ils retrouvèrent avec une amère surprise des policiers intraitables, une justice sans pitié pour les classes pauvres.

Les circonstances de l'arrestation de M. sont assez peu claires et il en existe diverses versions, les siennes, celles de sa sœur, celles de son frère. Il est sûr que cela est arrivé à la sortie d'un mariage, à Medinet Nasr. M. était, comme diraient nos gendarmes, en état d'ébriété et il a mal supporté les remarques désagréables d'un officier de police. Il a été amené au « *Qism* », au commissariat d'Héliopolis, où il était, semble-t-il, connu pour ses activités délictueuses. Peu importe ce qui s'est vraiment passé ce soir-là. Cette arrestation était inévitable et, si elle m'a désolé, elle ne m'a pas surpris.



Telles furent les tristes raisons qui me conduisirent à cette exploration prématurée de Saray El Qobba, destination lointaine et pour moi inédite.

Il est environ 18 heures, peu de monde dans la rame. À côté de moi, un paysan de Haute-Égypte, un Saïdi enturbanné dort, la bouche ouverte. Les plus jeunes courbent la tête vers l'écran de leurs téléphones. Depuis la fin de l'effervescence politique et de bien des illusions, personne ou presque ne lit plus le journal.

Station Orabi, monte un mendiant – ce n'est pourtant pas leur heure habituelle – qui se charge de réveiller les passagers. C'est un colosse homérique, barbe et chevelure ondulées, drapé dans une large *gallebeya* criblée de taches mais qui ajoute à son air antique. D'une voix de stentor à faire trembler les vitres, il nous informe qu'il est gravement malade (pas du larynx apparemment). Il pousse devant lui, la main sur son épaule frêle, une fillette coiffée d'un foulard turquoise. Souriant gracieusement, elle tend la main à gauche et à droite et l'on s'attendrait à ce qu'elle fasse la révérence à chaque pièce qu'on lui donne.

Après la station Koubry El Qobba (le pont de Qobba dont on se demande bien ce qu'il a pu enjamber), le métro longe un interminable mur blanc, ponctué de piliers. Surmonté par endroits de

frondaisons noires, il délimite un vaste espace sans lumière, un lac de ténèbres où ne survivrait aucun Caire. Dans cette ville où la plus miteuse des boutiques s'illumine de guirlandes clignotantes, où, pour inaugurer un magasin de chaussures, la rue entière est métamorphosée en fleuve d'ampoules, la nuit véritable est une rareté. Le Nil même est sillonné de bateaux bardés de néons de couleur, de barques étincelantes comme des centrales électriques.

Arrivé à la station Saray, ce miracle de l'ombre se double d'un autre, tout aussi surprenant dans cette capitale du vacarme, celui du silence. Sur la gauche, se poursuit le mur d'enceinte du palais et l'on ne peut sortir que du côté droit, sur une sorte d'esplanade presque vide à l'exception de la camionnette rouge sang d'un marchand de kebab.

J'avais rendez-vous, donc, avec les sœurs de M. flanquées de leurs enfants en bas âge. Les deux petits garçons me prennent par la main comme s'ils me connaissaient depuis toujours.

Nous nous entassons dans un taxi qui assure connaître le meilleur itinéraire pour rallier le commissariat. J'ignore si c'est le chemin le plus court mais le chauffeur – qui tient absolument à ce que je sois allemand – nous fait traverser Héliopolis, le vieil Héliopolis. Les Égyptiens l'appellent toujours

le « Nouveau Caire », ville modèle dessinée en 1905 dans la salubrité du désert par le Baron Empain, richissime et belge, épris d'Orient, de lumière et d'hygiène. Le centre de ce qui n'est plus qu'une banlieue a gardé un charme indéniable : rues bordées d'arcades sous des immeubles de style néo-mauresque tarabiscoté, un club sportivo-mondain dont la piscine surmontée de gradins blancs a servi de décor dans d'innombrables films, le restaurant grec *L'Amphitryon*, au bord du tramway, un ciel d'hiver encore assez pur pour qu'y brillent les étoiles du désert. Pourtant, m'y rendre relevait de l'expédition, affronter des heures d'embouteillages, s'égarer dans des avenues immenses et anonymes, étaient autant d'écueils que je ne pouvais surmonter qu'une fois tous les deux ans. Or, cet inaccessible ailleurs héliopolitain s'avère, à partir du métro, d'une proximité déconcertante.

Dans une semi-obscurité, nous passons au large de la basilique Notre-Dame-des-Anges, moins imposante que son nom. C'était pourtant le centre, le nombril de cette ville idéale construite pour des Européens, des Syro-Libanais et quelques familles coptes. Aujourd'hui encore, la messe du dimanche est célébrée en français. La nuit de Noël, les chœurs d'enfants des écoles chrétiennes entonnent avec ferveur « Il est le né le divin enfant ».

Découvrir l'Egypte dans l'oeuvre d'Albert Cossery, auquel il a consacré sa thèse, a conduit Pierre Gazio à s'installer au Caire.

Cette ville de coeur, dont il parle la langue, il l'a parcourue en tous sens et en connaît les mystères et les secrets. C'est par le métro qu'il nous la dévoile dans un récit savoureux, savant et complice.

Sous le macadam d'une ville turbulente qui bouge et résiste, circule, à l'ombre des regards et des censures politiques et religieuses, une certaine liberté. Et nous voilà, allant de station en station à la découverte de sept quartiers du Caire où cohabitent, comme dans un inventaire à la Prévert, intégrisme islamique, basilique à la gloire de sainte Thérèse de Lisieux, charcuteries coptes, sanctuaire de la petite fille du prophète Ali, souvenir de Dalida native de Choubra, petits mécréants en mal de survivre...

Guide éclairé, récit ethnologique, livre d'histoire et de géographie, recueil de contes, Sept stations du Caire est aussi le roman d'une ville aux mille visages. Son épopée du quotidien.

**couverture :**

**Ali Fahmi**

**Diffusion Harmonia Mundi**

**ISBN 978-2-36166-145-8**



**15 €**